



Avenida de los Presidentes, La Habana

SIX MOIS DE CHALEUR CUBAINE

**Rapport de stage
chez Habitat-Cuba**

Luisa Veronis
2000

remerciements

En tout premier lieu, j'aimerais remercier Jean-Claude Bolay qui fut l'initiateur à l'origine de ce stage à Cuba. Toutefois, je dois mes remerciements les plus reconnaissants au Groupe des Volontaires d'Outre-Mer qui a rendu mon aventure cubaine possible grâce à son infrastructure et son soutien financier.

A Cuba même, ce sont les *compañeros* de Hábitat-Cuba qui ont contribué le plus à rendre mon séjour non seulement intéressant, mais aussi agréable. Je n'oublierai jamais la chaleur de l'accueil et de l'hospitalité de l'équipe d'Hábitat-Cuba à Bayamo. J'aimerais remercier tout particulièrement les deux personnes avec qui j'ai collaboré le plus intimement, Carlos Garcia Pleyán pour tout ce qu'il m'a appris, son temps et sa confiance, et Lorena Rodríguez Frómeta pour les longues heures de complicité passées sur le terrain, son amitié, sa générosité, et sa patience

infinie. Parmi toutes les personnes remarquables rencontrées à Bayamo, j'aimerais mentionner Yenis Gladys Marquéz et Fidel González Santos, les représentants de Rosa La Bayamesa, ainsi que la communauté de Rosa La Bayamesa elle-même, que j'admire pour leur dévouement, énergie et motivation.

J'aimerais aussi remercier ma famille d'accueil à La Havane, Maruca, Carlos, et leurs filles Elena et Aimé, pour m'avoir rapidement adoptée comme une des leurs, ainsi que Yvonne Rissi pour sa gentillesse et ses petits soins exceptionnels, et Ruth Grossenbacher pour les paisibles soirées passées sur sa terrasse havanaise. Ma rencontre avec Adriana Rabinovich dans le cadre d'Hábitat-Cuba reste parmi les événements les plus marquants de mon stage de par son impact intellectuel autant que personnel. Finalement, j'aimerais remercier les nombreuses personnes – dont je ne connais pas toujours le nom – qui ont facilité ma vie à Cuba. La somme de leurs petits gestes a fait une grande différence.

fantasmes du Malecón

Durant toute l'attente de mon départ pour Cuba que je ne connaissais pas plus qu'un autre pays des tropiques, mes rêves étaient hantés par le *Malecón* havanais. Devant moi passaient et repassaient les images largement médiatisées de cette avenue longeant le bord de mer sur un fond de belles demeures coloniales et belles voitures américaines. Mes fantasmes s'avèrent justifiés dans la mesure où les Cubains eux-mêmes considèrent le *Malecón* comme le visage de leur capitale, car tout en protégeant la ville des vagues de l'océan, il lui donne tout son caractère. C'est ici que La Havane révèle son charme architectural, et c'est aussi ici que le tout Havane vient exhiber son charme: c'est la frime des *Beauties* américaines, des conquêtes amoureuses, et des défilés politiques défendant la Révolution cubaine et l'idéologie socialiste.

Mon arrivée à Cuba se déroule dans une atmosphère de mystère. L'avion étant enveloppé par l'obscurité, ce n'est qu'au dernier moment que je distingue quelques faibles lumières lesquelles laissent à peine deviner l'existence d'une ville de deux millions d'habitants. Il me faut gagner peu à peu mon accès à La Havane et surtout ne pas m'impatienter. Après 10 heures de vol depuis Madrid et 20 heures de voyage depuis la Suisse, je dois affronter l'interminable file d'attente pour passer la douane. Dû à la confusion générale, à ma fatigue et à mon anxiété, je ne me rends pas compte que ceci est la première d'une longue série de *colas* que je ferais à Cuba.

Une fois sortie de l'aéroport, la ville prend encore plaisir à se dissimuler dans la nuit, et c'est presque à contre-cœur qu'elle daigne se dévoiler. Pas un bruit, pas un mouvement, seul un léger souffle dissipe l'air chargé d'humidité. Depuis la vieille Lada qui me mène au centre-ville, j'aperçois à peine le *Comité Central del Partido*, la *Plaza de la Revolución*, la *Biblioteca Nacional* et le *Ministerio de Comunicaciones* que l'on m'indique. Ici et là, les phares éclairent un piéton ou une bicyclette qui surgissent de nulle part telles des épaves perdues. Si la vue et l'ouïe s'avèrent inefficaces pour découvrir la ville à cette heure tardive, l'odorat quant à lui se trouve immédiatement chatouillé par la nouveauté des odeurs. L'éventail a de quoi surprendre mes narines européennes: dans la rue dominant le diesel et le café, qui, chose étonnante, est rôti par les consommateurs eux-mêmes; dans les

maisons, c'est le gaz qui avec l'électricité et le kérosène n'est que l'un des trois modes de cuisson utilisés par chaque foyer pour ne pas dépendre des flux capricieux de la disponibilité et carence d'énergie; plus tard et dans d'autres régions, s'ajouteront parmi tant d'autres l'odeur caractéristique du bois à cuire et celle des mangues pourries.

Le lendemain matin de mon arrivée, j'appréhende ma première sortie dans cette ville. Depuis les persiennes closes, j'entrevois un ciel clair et une lumière douce; une petite brise caresse les palmiers. Les gens, la végétation, les voitures, les bâtiments, tout me paraît exotique. Je retiens ma curiosité et ma soif de découvrir, je savoure ce dernier moment d'attente précédant mon premier contact avec un nouveau monde. J'avoue néanmoins qu'une certaine crainte m'envahit et ne sais comment aborder cet(te) inconnu(e). C'est un sentiment de retenue et d'hésitation comme au moment de rencontrer quelqu'un dont on a beaucoup entendu parler et que l'on admire: dans la hâte il y a aussi la peur de la déception.

Je me lance à l'eau. Il me suffit de franchir le pas de la porte pour quitter l'appartement obscur et froid, presque hostile, où je vis les premiers jours, et me retrouver dans la rue baignée par les rayons chauds du soleil. Je vois enfin La Havane de mes propres yeux et peux former mon opinion personnelle sur Cuba. Ce n'est que le début d'un long voyage d'interprétation et de déchiffrement culturels.

Le premier jour à La Havane, une impression en particulier persiste, celle d'avoir tous les yeux rivés sur moi. Je me sens "étrangère" à plus d'un point de vue. Maladroite, gauche, et sans point de repère culturel au niveau du *body language*, chacun de mes gestes trahit ma différence. Je réalise que "l'autre exotique", que l'objet intrus et étranger ici c'est moi, ce que je n'oublierai à aucun moment de mon séjour à Cuba.

De mon côté, c'est la diversité des gens qui m'intrigue le plus. Au risque d'être impolie, presque à la manière d'un voyeur, j'observe, je dévisage, je scrute même les personnes que je croise et ne me lasse pas d'admirer la richesse du mélange entre les peuples indigène, européen, africain et asiatique, que l'on retrouve à des degrés et variations les plus divers. Les yeux presque exorbités pour pouvoir emmagasiner toute cette nouvelle information – les gens, les odeurs, les bruits, les mouvements – j'en oublie de regarder où je pose les pieds, chose fort dangereuse à La Havane vu les inégalités de la chaussée.

Je marche plusieurs heures durant me laissant attirer par les rues de *Centro Habana* vers le *Capitolio*, puis *Habana Vieja*. Une fois l'ivresse des premières impressions passée, lorsque la fatigue commence à envahir mon corps et mon esprit, je décide de me diriger vers la source de mes fantasmes cubains, le *Malecón*.

Je le trouve sans difficulté puisque toutes les rues transversales y débouchent. J'y arrive et c'est alors que je prends réellement conscience d'avoir posé pied sur le sol cubain, et ce

pour rien de moins que six mois! La vista sur La Havane qui s'étend depuis l'imposant hôtel *Habana Libre* jusqu'à la *Fortaleza Del Morro* ne me déçoit point. Pourtant, ce sont la mer et le ciel qui captent mon attention, le son des vagues, l'odeur de la marée, et l'horizon chargé de lourds nuages blancs, gonflés et tout en rondeurs qui planent paresseusement comme si doués d'une apesanteur surnaturelle. Je me demande de quoi seront faits les mois à venir. En cet instant, rien n'est exclu et tout est possible; devant moi s'étendent six mois remplis de rêves, de promesses, de découvertes et d'inattendu.

La Habana, le 26 février 2000.



Centro Habana et el Malecón, vue depuis la *Fortaleza Del Morro*

mon Cuba

Je suis encore si proche de la fin de ces six mois à Cuba, si immergée dans cette aventure, que je puis seulement dire que c'est une expérience qui m'a ouvert les yeux à bien des points de vue. Ma vie après Cuba, mes façons de regarder et de comprendre le monde ne seront plus jamais les mêmes et je penserai toujours aux sentiments d'humanité, de solidarité et de générosité cubains. Je suis reconnaissante d'avoir pu connaître Cuba à ce moment précis de son histoire, c'est-à-dire encore du vivant de Fidel Castro et alors que c'est une des seules sociétés purement socialistes. Pour combien de temps encore en sera-t-il ainsi? La transition économique des années 90, *el período especial en tiempo de paz* établi comme stratégie de survie suite à la chute du bloc soviétique, est en train de transformer rapidement le pays. Jusqu'où cela le mènera-t-il? Rien que dans un laps de

quelques mois, j'ai vu de grands changements à La Havane, tels la prolifération de téléphones publics utilisables qu'avec des cartes téléphoniques payables en dollars américains et donc inaccessibles à la majorité des Cubains, la prolifération des magasins de vente en dollars, l'élargissement de la gamme des produits de consommation et l'introduction de nouvelles modes vestimentaires.

Cuba ne m'apparaît pas comme un pays du sud dans le sens péjoratif que connotent les termes Tiers Monde et sous-développement. C'est un cas à part, que l'on ne peut pas classer dans une catégorie politico-économique prédéfinie. Au premier abord, Cuba n'est pas sous-développée, puisque l'on y trouve toute l'infrastructure et les connaissances d'une société soi-disant développée, que ce soit les réseaux techniques ou dans les domaines de la santé et l'éducation. Toutefois, ceci est une illusion, car la *Isla* n'a pas le niveau de développement garantissant le fonctionnement du pays. Son économie ne lui permet pas de se procurer les moyens matériels nécessaires, comme l'énergie et le carburant, les médicaments, papier, livres, cahiers et manuels scolaires, sans parler des besoins de base que ce soit l'alimentation ou l'habillement. De ce fait, Cuba présente d'étranges contrastes: de belles avenues asphaltées mais vides d'automobiles, des hôpitaux et des écoles inutilisables faute d'équipement.

A Cuba - de par son niveau de développement -, je me suis rendue compte combien fort sont ancrées en moi certaines habitudes culturelles. Même après cinq mois, certains réflexes (capitalistes?) ne se sont guère effacés, comme s'ils étaient innés¹. Suite à cette constatation, j'ai conclu que je ne pourrais probablement pas vivre dans un pays totalement sous-développé, dans le sens de démunie de toute infrastructure occidentale. Je ne m'imagine pas dans un désert perdu, vivant dans une hutte sans eau. Pourtant, je suis étonnée par la capacité humaine à s'adapter à des conditions de vie différentes et je pense m'être bien acculturée aux modes de faire cubains. D'ailleurs, certains aspects de ma culture ne m'ont pas du tout manqué. Au contraire leur absence m'a permis de mieux plonger dans la réalité locale. Je me suis volontiers passée des moyens de communication sophistiqués comme l'*email* et *Internet*, et encore plus de la sonnerie des téléphones cellulaires qui ont envahi les espaces publics de chez nous.

En général, j'ai eu beaucoup de chance à Cuba et d'un point de vue pratique - santé, logement, transport - mon expérience a été entièrement positive. J'ai rencontré des gens

¹ J'accepte de faire la queue pendant une heure, et même plus, pour manger une crème glacée, toutefois je ne comprends pas pourquoi le service à la clientèle est aussi mauvais. Ce problème me paraît particulièrement agaçant dans les magasins des nouvelles chaînes vendant des produits de consommation en dollars américains, qui se veulent un service d'offre à la mode capitaliste, mais qui présentent toutes les limitations de distribution à la mode communiste.

formidables, j'ai toujours reçu de l'aide, parfois sans l'avoir demandée, et j'ai été bien entourée, même trop par moments. Toutefois cela n'a pas été facile tous les jours. Le plus inattendu a été de devoir apprendre à dépendre des autres, surtout en tant qu'étrangère. Contrairement à notre société individualiste qui valorise l'autonomie et l'indépendance personnelle, j'ai réalisé qu'à Cuba on ne peut pas vivre seul et tout faire seul. Faire la queue à la *bodega* pour le pain et le lait, obtenir un billet de bus ou s'occuper de la corvée d'eau, car tout prend du temps et dépend de la bonne volonté de chacun. Pour pouvoir obtenir quoi que ce soit, on a besoin de sa famille, de ses amis, de ses relations. Cela m'a coûté de ne pas toujours pouvoir me débrouiller seule comme j'en ai l'habitude et de devoir laisser des Cubains s'occuper de mes affaires, parfois gentiment contre mon gré.

La société cubaine est très paternaliste, chose naturelle dans la culture latine où les liens familiaux occupent une place importante. A Cuba, cette tradition est d'autant plus forte que l'expérience de la Révolution socialiste a généré un sens d'humanité et de solidarité populaire. Les Cubains avaient pitié de moi, car ils me voyaient comme une "pauvre petite fille" loin de chez elle. Le côté positif de leur comportement envahissant est que les portes étaient toujours ouvertes pour m'accueillir si j'en ressentais le besoin, à tel point que je me suis habituée à me tourner vers autrui quotidiennement, que ce soit en faisant la queue dans la rue, à la banque, et bien sûr à la station du bus. La

société cubaine fonctionne ainsi, et c'est grâce à cette caractéristique qu'à Cuba tout est possible et que l'on trouve une solution aux problèmes les plus désespérants. C'est une société organique où chaque partie dépend des autres pour son bon fonctionnement, à l'inverse d'une société mécanique où chaque rouage accomplit sa tâche indépendamment.



1^{er} mai, 2000. Plaza de la Revolución, Bayamo

Il y a pourtant une raison en particulier qui rend la vie à Cuba difficile, à savoir les contradictions inhérentes à *el período especial*. L'utilisation d'un système de double monnaie, le pesos cubain – *la moneda nacional* (MN) - et le dollar américain – *la divisa* (USD) - est carrément schizophrène. Cette situation est due au fait que la *moneda nacional* n'est pas convertible en d'autres monnaies, l'Etat recourt donc au marché parallèle en dollars (officiel) pour obtenir la *divisa* dont il a besoin pour le commerce extérieur². Lorsque l'on arrive à Cuba, il faut apprendre que certaines choses sont payables dans une monnaie et pas dans l'autre, que d'autres sont payables dans les deux monnaies mais que leur valeur diffère selon la monnaie, et surtout qu'elles ont des prix différents selon qui l'on est! Les prix dépendent de l'endroit qui offre le service (s'il est subventionné par l'Etat ou non) et parfois de la qualité. Par exemple, une boule de crème glacée *Coppelia* (la marque de l'Etat) vaut \$1.5 pesos MN à *Coppelia* où les Cubains font la queue pour une heure en moyenne, mais elle vaut \$1 USD dans les endroits de vente en *divisa* (de qualité supérieure et sans file d'attente). Les glaces vendues par les *particulares* valent \$3 pesos MN - ces prix en *moneda nacional* sont ceux de

² Il paraît que l'Etat maintient le taux de change artificiellement à \$1 USD = \$21 pesos MN (taux en août 2000), mais souvent les étrangers payent en *divisa* l'équivalent de la *moneda nacional* (\$1 USD = \$1 pesos MN).

La Havane, ils sont généralement plus bas en province, tout comme la qualité. Autre exemple pour les transports, le prix du trajet en bus Bayamo-La Habana vaut \$30 pesos MN pour les Cubains (en faisant la queue, une semaine, deux semaines et parfois plus d'un mois à l'avance), et \$30 USD pour les étrangers (obtention immédiate); avec la compagnie Viazul réservée exclusivement aux étrangers, le prix tout confort est de \$60 USD, air conditionné et ponctualité garantis.

Les prix en *moneda nacional* sont dérisoires comparés à ceux en *divisa*, surtout pour les étrangers. Les biens de consommation, la plupart desquels sont importés - produits de toilette, vêtements, produits ménagers et électroménagers, certains aliments - sont vendus en *divisa* au même prix qu'en Europe, parfois plus cher, et représentent une fortune pour les Cubains. Il en est de même dans le domaine du tourisme (hôtellerie, restauration). En bref, les choses en *divisa* sont chères, même pour les étrangers (des vacances bon marché sont donc exclues), et celles en *moneda nacional*, qui valent peu pour un étranger, sont raisonnables pour les Cubains seulement si subventionnées par l'Etat, ce qui l'est de moins en moins. La plupart restent donc chères, surtout l'alimentation. Un Cubain m'a résumé en une phrase que l'Etat paye à sa population des salaires de misère en *moneda nacional* pour lui vendre en *divisa* tout ce dont elle a besoin, alors qu'avant la crise des années 90, tout était

offert en *moneda nacional* à des prix plus qu'abordables parce que subventionnés.

Ce qui rend aussi la situation délicate sont les lois qui régissent ce système et qui ne s'assouplissent que lentement. Il n'est pas évident de comprendre à son arrivée ce qu'un étranger a le droit de faire ou pas, et ce que les Cubains ont le droit de faire ou pas avec les étrangers. Certains exemples me laissent perplexes: l'accès aux zones touristiques comme les hôtels, mais aussi certaines régions comme Varadero, Cayo Coco, et autres *cayos* réservés au développement touristique, est limité aux étrangers et aux Cubains qui y travaillent seulement; les Cubains n'ont pas le droit de louer une voiture, sans compter qu'ils n'en ont pas les moyens de toute façon; et le plus complexe est que des étrangers ne puissent pas loger chez des Cubains même si ce sont des amis, ou alors il faut entreprendre de longues démarches avec les autorités locales et payer un impôt spécial. Je ne comprends pas si ces lois, plus ou moins souples selon les opinions et les endroits, ont été établies pour protéger les Cubains des étrangers et de la corruption capitaliste, de les empêcher d'être en contact avec des étrangers et d'avoir accès au capitalisme ou encore pour garantir le monopole de l'Etat sur cet accès. Cette situation déroutante pour un étranger, représente la réalité quotidienne à laquelle sont confrontés les Cubains dans leur propre pays.

Au début, un sentiment de schizophrénie m'envahissait à l'idée de payer l'équivalent d'un salaire mensuel cubain pour une nuit dans une *casa particular*, à mes yeux un taux exorbitant pour une qualité modeste et des conditions simples ou de voir le prix des repas offerts dans les restaurants tout en connaissant ceux des produits vendus sur le marché. Mon explication, et seule consolation, est que Fidel Castro utilise les principes du capitalisme dans ses relations avec le monde extérieur pour pouvoir faire du socialisme à l'intérieur de son pays. Les impôts relevés par l'Etat sur les activités touristiques subventionnent les services publics et sociaux. Par exemple, les impôts des *casas particulares* vont dans la caisse du ministère pour développer le logement; l'électricité est payée en *moneda nacional* par les foyers cubains alors qu'elle coûte des dollars à l'Etat (par exemple, une famille paye \$20 pesos MN une facture mensuelle de \$20 USD). Néanmoins, je ne poserai pas la question pour savoir s'il en est vraiment ainsi pour tout.

Six mois fut une durée idéale pour un stage à Cuba. Cela m'a donné le temps d'apprendre à connaître le pays en profondeur en plus de vivre une expérience professionnelle enrichissante. Cuba a plus d'une facette et, puisqu'il n'est pas facile de comprendre les contradictions de *el período especial*, il faut du temps, beaucoup de temps pour découvrir ce qui se cache derrière les apparences, ce que peu de touristes ont malheureusement. En

ce qui me concerne, ce n'est qu'après quatre mois dans la *Isla* que j'ai commencé à pouvoir mettre les pièces du jeu ensemble, à donner un sens au fonctionnement de la société cubaine et à établir des relations entre les sphères du social, culturel et économique - celle du politique restant encore une énigme.

A cela s'ajoute que selon les raisons qui poussent quelqu'un à visiter Cuba et ses intérêts personnels (la culture, que ce soit la langue, la musique, la danse ou les traditions afro-cubaines; la plage et les palmiers; le tourisme sexuel; voyager pour voir le pays, ses différentes villes et régions; ou l'histoire et l'idéologie révolutionnaires), on peut repartir en emmenant avec soi des impressions très contrastées. Bien que j'aie profité de mon voyage pour découvrir la *Isla*, mon séjour a été marqué par le contexte du stage qui était son but. Dans le cadre de Hábitat-Cuba, j'ai rencontré des gens convaincus et qui se dédiaient à leur travail, et j'ai connu des familles vivant dans des conditions matérielles précaires. J'ai aussi partagé la vie de familles plus aisées comme celles chez qui j'ai logé à La Havane et à Bayamo. Je pense avoir donc perçu ce qu'est la vie quotidienne de la plupart des Cubains qui ne bénéficient pas d'aide ou d'avantages extraordinaires, mais qui travaillent et luttent (*la lucha*) soit par nécessité, soit par conviction personnelle. La plupart d'entre eux sont des Cubains fiers et heureux de l'être, certains sont critiques à l'égard du système cubain, et une minorité d'entre eux aspirent à la vie de consommation d'un pays capitaliste.

D'un point de vue professionnel, le stage chez Hábitat-Cuba fut excellent non seulement pour sa qualité mais aussi pour la diversité de ses activités. Au sens le plus large, j'ai été sensibilisée au fonctionnement d'une ONG cubaine dans le contexte institutionnel cubain d'aujourd'hui. Plus particulièrement, j'ai acquis de bonnes connaissances quant au contenu du travail de Hábitat-Cuba, notamment la méthode des architectes de la communauté, et les principes de participation communautaire et collaboration inter-institutionnelle et multidisciplinaire. Le plus important a été la dimension pratique du stage, "pratique" dans le sens de travailler pour de véritables projets, résoudre de vrais problèmes, avec et pour des gens bien vivants, et "pratique" dans le sens de ne pas seulement faire de la recherche, mais de travailler sur le terrain (dans un quartier défavorisé), en équipe et avec des acteurs divers (techniciens, familles bénéficiaires, autorités locales). Chez Hábitat-Cuba, j'ai pu faire tout cela et bien plus. J'ai surtout réalisé que la profession que j'aimerais exercer existe vraiment, puisque les disciplines géographie urbaine et urbanisme social ne sont pas (encore) reconnues comme des professions en tant que telles. Le stage fut donc un rêve devenu réalité!

Finalement, j'aimerais ajouter que j'ai également bénéficié d'une formation théorique en parallèle au travail pratique, et non seulement en ce qui concerne le contenu du travail d'Hábitat-Cuba. Cette ONG présente la particularité d'offrir des ateliers de

travail qui sont des moments de formation, de réflexion et d'échange privilégiés. J'ai participé à celui du mois de juin dirigé par Adriana Rabinovich de l'IREC (EPFL) qui collabore aussi avec Hábitat-Cuba en tant que consultante. A cette occasion nous avons passé trois jours d'étude en groupe très productifs concernant le projet pilote de Bayamo dans lequel j'étais directement impliquée. Cet atelier fut une expérience à part durant tout le stage qui m'a apporté un approfondissement théorique du travail que j'étais justement en train de réaliser d'un niveau et d'une qualité exceptionnels.

Les étapes traversées durant le stage ont été favorables à un apprentissage graduel, autant du point de vue culturel que professionnel. La transition s'est faite en douceur de la capitale cubaine à la province profonde, de l'abstrait au concret et pratique. Les deux premiers mois à La Havane, je me suis acclimatée au pays, à la langue, aux gens et à la culture. J'ai rencontré mes nouveaux collègues et me suis familiarisée avec la méthodologie et l'expérience d'Hábitat-Cuba, ainsi qu'avec le projet auquel je participerais à Bayamo. Ce travail de nature plus abstraite et théorique m'a apporté la base nécessaire pour pouvoir ensuite travailler sur le terrain et être sur la même longueur d'onde que mes *compañeros* déjà expérimentés.

Puis je suis partie pour trois mois et demis de chaleur en Oriente: d'une part une chaleur climatique avec des températures quasi infernales, et de l'autre une chaleur humaine, encore plus

brûlante dans cette région que dans le reste de la *Isla*. La vie à Bayamo a été moins facile mais plus authentique culturellement que dans la capitale. Accueillie par des gens au grand cœur et sincères dont j'ai partagé les joies et soucis quotidiens, j'ai vu ce qu'est la vie d'une petite ville cubaine peu touchée par le tourisme et de conditions matérielles limitées. D'un point de vue personnel, j'ai été impressionnée par la persévérance de mes collègues de Hábitat-Cuba Bayamo à travailler, à donner la priorité au bien-être des autres et à se sacrifier sans compter, ainsi que par les conditions dans lesquelles ils travaillent tout en réussissant à obtenir des résultats de qualité. Professionnellement, ce fut la partie la plus intéressante et la plus intense de tout le stage, car j'ai littéralement mis les mains à la pâte et les pieds dans la boue!

La Habana, fin août 2000.

Bayamo

La capitale de la province Granma³, Bayamo, est une petite ville à ne pas manquer par tout passionné de l'histoire cubaine, car c'est le berceau des mouvements indépendantistes et révolutionnaires cubains. C'est ici qu'en 1868 Carlos Manuel de Céspedes, à la tête des anticolonialistes insurrectionnés, affronta pour la première fois les armées espagnoles, et c'est tout près d'ici qu'il y a quarante quatre ans, Fidel Castro et ses *compañeros* entamèrent la *lucha antimperialista*.

³ Elle a été baptisée ainsi pour commémorer le yacht du même nom qui en 1956 ramena au pays Fidel Castro et ses amis révolutionnaires exilés au Mexique. Jusqu'en 1976, toute cette région de Cuba formait une seule grande province nommée *Oriente*. Elle a été divisée en cinq provinces plus petites - Las Tunas, Holguín, Guantánamo, Santiago de Cuba et Granma - pour des questions administratives et pour permettre une distribution et répartition plus équitable des services et des biens matériels.

Bayamo représente un des secrets les mieux gardés de Cuba. Cette ville de 160 000 habitants est d'une tranquillité provinciale et vit encore au rythme colonial des carrioles tirées à cheval. Ici l'on sent l'indolence langoureuse des Caraïbes, surtout les dimanches lorsque l'ennui est mortel et que les plaisirs se résument à regarder la poussière de la rue depuis le pas de sa porte, la tête enserrée de bigoudis, et à jouer aux dominos en buvant la cuvée de rhum fait maison.

La vieille ville est remarquablement bien préservée et ses ruelles offrent de pittoresques maisons peintes de toute la gamme des couleurs pastel. L'animation culmine au parc central, l'un de plus beaux de Cuba de par la taille impressionnante de ses *Flamboyáns*, arbres décoratifs très répandus dans la *Isla*. C'est le refuge favori des habitants non seulement pour échapper à la chaleur - il fait bon s'y prélasser même aux heures les plus chaudes de l'après-midi - mais aussi à l'ennui, étant le seul endroit toujours animé. On s'y retrouve entre amis pour converser de tout et de rien, en amoureux ennuyés, et en famille endimanchée profitant du public pour éduquer les enfants. L'excitation y bat son plein les samedis soirs lors de la fête de village hebdomadaire *La Cubania*. Chacun en profite alors pour se pavaner habillé de ses plus beaux atours achetés à l'une des trois *tiendas* à dollars du coin. On ne se gêne pas de porter les mêmes *lycras* rayés jaune et noir ou rouge et blanc, et les petites filles comparent fièrement leurs robes à volants et escarpins en plastique verni. Depuis

l'après-midi, des porcs sont grillés entiers devant chaque *cafetería* et l'heure venue, sont servis cuits à point sur un petit pain mou garni d'une feuille de laitue. L'autre option est de faire la queue une heure durant pour se régaler de l'arrivée exceptionnelle de crème glacée et autres spécialités au sucre pur. L'ambiance générale est égayée par la radio locale qui crache les mêmes tubes populaires qu'à l'accoutumé.



Parque Céspedes ou Plaza de la Patria, Bayamo



Carrioles Bayamesas

Ceci est pour les attractions du centre, car à peu de distance de là, les quartiers en périphérie de Bayamo présentent un tout autre aspect. Hábitat-Cuba travaille dans l'un des plus défavorisés d'entre eux qui porte le nom d'une héroïne de la guerre d'indépendance, Rosa La Bayamesa. Comparé aux bidonvilles, *favelas* et autres quartiers insalubres de par le monde, cette communauté de 10 000 habitants ne souffre pas les pires maux. Néanmoins, ses conditions de vie sont précaires et d'autant plus surprenantes dans le contexte cubain. Le principal problème est celui du logement, un sujet délicat dans tout le pays, et de l'infrastructure urbaine. Le quartier né vers le milieu des années 60 est le produit d'un mouvement populaire d'autoconstruction. La majorité de la population y a migré des campagnes environnantes pour des raisons socioéconomiques dans les années 70 et 80. Elle maintient des habitudes rurales dans son nouvel environnement urbain. Aujourd'hui, Rosa La Bayamesa continue à se développer de manière spontanée, c'est-à-dire sans planification officielle, et donne une impression de désordre général: on y voit des maisons de tous les genres et dans tous les états, les rues en terre battue se transforment en ruisseaux de boue à la saison des pluies, le réseau hydraulique et le système d'égouts sont en partie absents. Bien que dotée des services publics de base – santé et éducation – la communauté nécessite de meilleurs services sociaux, plus

d'activités culturelles et d'espaces de récréation, et des possibilités d'offre d'emploi à proximité.

Hábitat-Cuba est impliquée dans le quartier au travers de deux projets différents. Le premier consiste en la construction de 25 nouveaux logements, desquels 15 sont déjà en phase terminale. J'ai participé au lancement des 10 suivants en assistant l'architecte, la psychologue sociale et l'administratrice du projet dans leur travail avec les bénéficiaires. Appliquant la méthode des architectes de la communauté, nous avons procédé à des visites et des entrevues avec les familles. En effet, selon cette méthode et à la différence d'une approche traditionnelle à l'architecture, l'architecte doit être à l'écoute de son client dans le but de construire un logement conforme à ses désirs et à ses besoins particuliers.

J'ai collaboré de manière plus importante au second projet qui a constitué l'élément de base de mon stage. Le grand projet de "Rosa La Bayamesa" est une nouvelle expérience pour Hábitat-Cuba et d'une amplitude beaucoup plus ambitieuse que tout ce que l'ONG a fait jusqu'à maintenant. Il s'agit d'un projet de collaboration intégral de tout le quartier, et bénéficiant donc à la communauté entière des 10 000 habitants. L'originalité du projet est qu'il compte sur la collaboration inter-institutionnelle, la participation active de tous les acteurs impliqués directement ou indirectement dans la transformation du quartier, tout en adoptant une approche intégrale, c'est-à-dire en touchant tous les domaines

(public, social, économique, environnemental) et au travers d'activités de différentes natures (constructions physiques, cours de formation, création d'emploi). Le but est d'appliquer la méthode des architectes de la communauté à une échelle urbaine beaucoup plus grande que celle du logement. Rejetant la planification urbaine purement technique et institutionnelle, c'est le début d'un urbanisme participatif fondé sur le principe de la participation de tous les acteurs, principalement de la communauté bénéficiaire, et ceci dès le moment de la formulation du projet et pas seulement lors de son exécution. La nouveauté du projet a donné un caractère expérimental au travail qui fut un apprentissage autant pour Habitat-Cuba que pour moi. C'est pourquoi j'ai appris avec et à travers eux.

Vu son amplitude, ce projet est à long terme sur plusieurs années et pour ma part, je n'ai été impliquée qu'à sa première étape, celle de sa formulation. Selon la méthodologie d'Habitat-Cuba celle-ci consiste en trois activités principales qui sont l'étude générale du lieu et de la communauté d'intervention, la sensibilisation des acteurs participants, et la rédaction du document de formulation. A Bayamo, nous avons accompli une grande partie de l'étude générale de Rosa La Bayamesa en travaillant avec les représentants de la communauté (des représentants formels et informels, médecins de famille, maîtres d'école), le gouvernement municipal et les institutions locales (comme les ministères du logement et de la planification urbaine)

et nous avons procédé à leur sensibilisation. Ces deux activités ont nécessité une série d'entrevues, de réunions techniques, et des ateliers de travail. J'ai ensuite entamé la rédaction du document avec l'équipe nationale d'Habitat-Cuba lors de mes trois dernières semaines à La Havane.

Ma participation au premier projet m'a permis de rencontrer les habitants de Rosa La Bayamesa, d'apprendre à communiquer avec eux et de me rendre compte de manière concrète de la réalité de leurs conditions de vie. Ceci a été un pas important dont j'ai eu besoin pour réaliser ensuite l'étude générale de Rosa La Bayamesa pour le projet de collaboration intégral. Je pense que grâce à ce contact avec la "boue" – car on parle toujours de la boue de Rosa La Bayamesa, et je l'écris sans connotation péjorative envers ses habitants – j'ai pu dépasser la beauté abstraite des concepts de participation, intégralité et durabilité, et "m'embourber" dans la réalité concrète de cette population, me mettre dans sa peau, comprendre la nature de ses problèmes et donc les fondements de certaines demandes quant à son mode de vie, et formuler un projet qui réponde à ses nécessités.



Logements construits par Hábitat-Cuba, Rosa La Bayamesa

En plus de l'expérience professionnelle dans le cadre de Hábitat-Cuba, j'ai acquis au travers de ce projet une bonne compréhension du fonctionnement des institutions cubaines, les *organizaciones de masas*, c'est-à-dire les autorités au niveau le plus proche du peuple, tels le *Consejo del Poder Popular*, le *Comité de Defensa de la Revolución*, la *Federación de las Mujeres Cubanas*. L'organisation communautaire formelle et informelle est très active à Rosa La Bayamesa qui sort de l'ordinaire quant au

niveau de responsabilité, prise en charge et dévouement de ses représentants. Il en est de même pour le gouvernement municipal et l'administration provinciale (les ministères de planification urbaine, logement, culture, santé, éducation, agriculture urbaine) desquels nous rencontrons régulièrement les membres exécutifs et législatifs.

L'impact personnel fut très fort à Bayamo. C'est là que j'ai vu de quoi est faite la vie des Cubains et vécu de près leurs luttes, sacrifices, et soucis, les petits détails quotidiens qui rendent la vie difficile, mais aussi les moments de bonheur et de partage. Le plus tragique pour moi est de penser que nous, la société suisse et occidentale en général, ne nous rendons pas compte que la majorité de la population mondiale vit dans ces conditions d'insécurité matérielle, économique et sociale. Nous ne réalisons pas non plus le degré de différence qui nous sépare du niveau et de la qualité de ces conditions de vie, alors que les deux mondes bien que différents sont pourtant si proches...

Bayamo, juillet 2000.

C'est de nuit que je fais mes adieux à Cuba, emportant avec moi comme dernière image le paysage de *La Habana by night*. Cette aventure, fut-ce un rêve ou réalité? Je le saurai peut-être lorsque je me réveillerai de l'autre côté.

La Habana, le 28 août 2000.

balade nocturne

Une fois passées la violence de la chaleur et l'agitation du jour, mon activité favorite est de partir dans la nuit à l'exploration de La Havane, car elle baigne alors dans une atmosphère de douceur et de tranquillité insoupçonnée. Durant les longues heures de balades nocturnes, enfin seule et en paix, j'ai pu développer ma relation la plus intime avec Cuba. Si l'on prend la peine de se perdre dans les jeux d'ombre des quelques lumières diffuses, on découvre la magie ensorceleuse de la capitale cubaine. Contrairement à d'autres métropoles, dans le mystère de l'obscurité elle se montre sans artifices et se révèle naturellement elle-même. Dans les rues vides et noires, au son de la *novela* fidèlement suivie par tous les foyers cubains sur l'unique chaîne *Cubavision*, la ville recouvre sans regret tout le charme de sa beauté passée.



Avenida de los Presidentes y esquina H, La Habana

table des matières

remerciements	2
fantasmes du Malecón	3
mon Cuba	6
Bayamo	13
balade nocturne	18